

Chronique d'un tournage

Dans quelles conditions pratiques se déroule le tournage d'un film dans un pays du Sud? Le producteur Pierre-Alain Meier – qui se définit lui-même comme un «accoucheur de films» – fait ici la chronique des «Gens de la rizière», tourné au Cambodge. Après le Festival de Cannes, où il a reçu une mention, le film du cinéaste cambodgien Rithy Panh sera montré au Festival de Locarno. Il devrait sortir dans les salles de cinéma suisses en septembre.

«Les gens de la rizière» a commencé pour moi en mai 1992, alors que je venais de terminer «Hyènes» depuis à peine deux jours, après quatre ans d'un très long et difficile périple entre le Sénégal, Paris et Zurich. La première rencontre à Cannes avec Jacques Bidou, producteur à Paris, et avec Rithy Panh, cinéaste cambodgien, fut paisible et agréable, une rencontre de gens qui devaient fatalement se croiser un jour, parce qu'ils partagent les mêmes principes.

Avec Jacques Bidou, nous sommes en effet des producteurs ou plutôt des accoucheurs de films, qui essayons de rester résolument artisans et indépendants, et nous partageons une manière commune de choisir les films qui nous intéressent. Pour lui comme pour moi, ce qui compte en premier, ce sont les qualités humaines du cinéaste: la réalisation d'un film durant en moyenne deux à trois ans, il est préférable de choisir un cinéaste avec lequel l'on a plaisir et intérêt à passer une aussi longue période de sa vie.

Une conviction forte

Puis intervient l'importance de l'engagement et de la capacité de découverte. En un mot, nous cherchons toujours à éviter de faire juste un film de «plus», parce qu'un film coûte cher, et que c'est très difficile de trouver l'argent, de traîner dans les couloirs des télévisions et des administrations, d'appeler vingt fois pour parler à quelqu'un, etc. Il faut en effet une intime conviction pour tenir la distance

Pierre-Alain Meier dirige la société *Thelma Film*, à Zurich, qui produit des films du Sud. Il a par ailleurs réalisé un film documentaire sur le tournage des «Gens de la rizière».

Les jeunes actrices des «Gens de la rizière».



et surtout pour être efficace. Ce qui compte enfin, c'est qu'il y ait du cinéma, de l'écriture, une vraie vision cinématographique, une forte motivation de création du cinéaste.

A cela s'ajoutent encore quelques autres passions, peut-être plus éphémères: la plupart des films produits ces dernières années par Jacques Bidou et par Thelma Film, ma société, traitent de problèmes dans des pays en aggravation de sous-développement, et ils sont pratiquement toujours réalisés par des cinéastes locaux.

Le cycle du riz

Deux jours après notre première rencontre, j'avais lu le scénario de Rithy Panh. «Les gens de la rizière» est adapté d'un roman malais, et raconte le destin d'un couple de paysans cambodgiens, Vong Poeuw et Yim Om, et de leurs sept filles, une famille entièrement tributaire du cycle du riz, des caprices de la nature, d'une pluie

qui tarde, de crabes qui s'attaquent aux pousses tendres, de tchaps (moineaux) qui dévorent le riz mûr. Un jour, un incident banal entraîne la mort du père et plonge les survivants dans la misère. L'action du film est située il y a vingt-cinq ans, mais le sujet est très actuel, tant le sort des paysans cambodgiens – incertain, pénible et dangereux – n'a pas varié.

Une semaine plus tard, j'ai pris la décision de collaborer à cette première production pour moi en Asie. Comme toujours, une phase intense de recherche de financement a suivi dans différents pays européens. Avec Jacques Bidou, nous avons réussi pour une fois plutôt aisément à trouver les quelque deux millions de francs nécessaires, en particulier en Suisse auprès de la Télévision romande, de l'Office de la culture, du Département fédéral des affaires étrangères, et de trigon-film.

Pourtant, comme très souvent, nous avons dû prendre la décision de commencer les travaux de prépara-



tion en n'étant que partiellement assurés du financement. Il fallait en effet prévoir bien avant le début du tournage de faire planter deux rizières à des dates différentes, puisque le film couvrait tout le cycle du riz et que nous ne pouvions envisager de rester six mois au Cambodge. Je peux ajouter aussi au compte des difficultés de financement, que plusieurs partenaires traditionnels de films du Sud n'interviennent que très tard dans la production. En raison de mauvaises expériences faites dans le passé: ils ont investi à plusieurs reprises de l'argent dans des films qui n'ont jamais vu le jour.

tressées et son toit de palme. Avec la difficulté que toutes les parois devaient pouvoir se mouvoir, se déplacer, au gré des nécessités de l'équipe de tournage.

Un marché devenu fou

Rithy Panh, la dizaine de techniciens européens et un technicien thaï étaient logés dans deux villas très ordinaires, près du centre-ville, qui coûtaient près de 5000 dollars par mois chacune, alors que le salaire mensuel d'un haut fonctionnaire ou d'un médecin plafonne à 30 dollars par mois. Depuis deux ans que les accords de Paris ont aiguillé le Cam-

fient pour nous une fois encore que les salaires des producteurs et les frais généraux des sociétés ne seront rétribués que très tard, si le film a un peu de succès, ou jamais, s'il n'en a pas.

Des transformations troublantes

Le tournage au Cambodge a duré 13 semaines, dont un quart environ de nuit, dans un village entouré d'une rizière situé à 25 km de Phnom Penh, dans la direction de l'aéroport de Pochentong. Pour parcourir les deux derniers kilomètres menant au plateau de tournage, il fallait emprunter une route en terre, qu'en octobre-novembre 1992, pendant les premières semaines de tournage, la mousson avait transformée en bournier, ce qui occasionna de nombreuses pannes et des retards. En décembre, avec la saison sèche, le sol s'était solidifié et le riz avait poussé, transformant le paysage en une belle mer vert tendre. L'équipe de base du film, techniciens et acteurs, était composée d'une cinquantaine de personnes.

Une grande cantine avait été construite avant le tournage, et trois cuisinières apprêtaient jour après jour des plats cambodgiens très appréciés. Il est très important de bien manger pendant un tournage, surtout lorsque les heures supplémentaires sont nombreuses. Toutefois, certains acteurs mangeaient trop, et cela posa quelques petits problèmes de raccord. Si l'on regarde attentivement le film terminé, on peut se rendre compte de certaines transformations physiques un peu troublantes. A la fin du tournage, en accord avec les villageois de Kamreang, nous avons décidé de ne pas détruire cette très belle cantine, et de la leur offrir.

Des miliciens munis de talkies-walkies et armés de revolvers et de kalachnikov accompagnaient le tournage en permanence. Et chaque soir, si le tournage dépassait 20 heures, les huit véhicules de l'équipe devaient rouler en convoi du lieu de tournage à Phnom Penh. Coups de feu, barrages de police et bandits armés étaient monnaie courante. En cas de retour de nuit à Phnom Penh, les acteurs et certains techniciens dormaient dans un dortoir au centre-ville, car ils n'osaient plus rentrer chez eux après 22 heures. Evidemment, tourner en Thaïlande aurait été plus facile, ce que nous avions envisagé à un certain moment, lorsque vers juillet-août 1992, la violence était à son comble. 

Des apports extérieurs

Au Cambodge, il n'y a plus eu de film digne de ce nom tourné depuis plus de vingt ans. C'est dire qu'il n'y avait rien. Il a donc fallu prévoir d'emporter tout le matériel et toute l'infrastructure de tournage de l'extérieur. Une partie du matériel est venue de France, une autre partie de Suisse, et le reste de Thaïlande. Les techniciens principaux, image, son, scripte, chef-électricien, directeur de production étaient français ou suisses. Toutefois, à part le réalisateur et tous les acteurs, une bonne dizaine de collaborateurs techniques étaient cambodgiens: électriciens, régisseurs, décoratrice, assistant-réalisateur, etc.

Une excellente surprise a été Chem Nol, la décoratrice, architecte d'intérieur à Phnom Penh, et qui travaillait pour la première fois pour le cinéma. Elle a construit une maison paysanne khmère typique de toute beauté et d'une grande efficacité, avec ses pilotes, ses murs en feuilles de bambou

bodge vers l'économie de marché, ce même marché est devenu fou. Hôtels climatisés et banques poussent comme des champignons. Des ministères et des salles de théâtre ont été vendus à des Chinois qui les ont transformés en dancings, des terrains ont été cédés pour des bouchées de pain à des Sino-Thaïs et à des Khmers de l'étranger qui espèrent les revendre beaucoup plus cher, plus tard, si la paix revient.

Des fortunes se bâtissent sur une spéculation vertigineuse, avec laquelle nous avons dû composer jour après jour. Résultat: malgré les nombreux efforts et privations de chacun, nous avons néanmoins accumulé près de 300 000 dollars de dépassement du budget, compensés heureusement en partie suite à l'annonce de la sélection officielle du film en compétition à Cannes, par une vente des droits mondiaux des «Gens de la rizière» à une société de distribution française pour 200 000 dollars. Toutefois, les 100 000 dollars de dépassement restants signi-

